

SANTA-CRUZ ET LES JOURS DE FÊTE

Ne confondons pas Ascension - qui célèbre la montée de Jésus au ciel au Mont des Oliviers, et l'Assomption la fête de la Vierge. Qu'importe les Oraniens unissent le même jour la Mère et le Fils.

Il était de tradition, à Pâques, la Pentecôte, l'Ascension, d'aller "faire la mona" à Santa-Cruz. La Mouna, mona en espagnol est une brioche qu'on portait aux prisonniers du fort Lamoune - d'où le nom du fort - du temps de l'occupation espagnole. Mona est aussi le nom iberique de la guenon, et les singes comme ceux du rocher de Gibraltar, vivaient à l'époque sur les pentes de notre montagne.

Gibraltar est la déformation de Djebel Tarik, l'arabe qui franchit le détroit à la demande de roitelets espagnols se disputant entre eux.

Donc, tôt le matin nous montions à la vierge comme on disait. Nous grimpons par des sentiers raides et caillouteux, qui sentaient bon la résine. Les pins murmuraient à la brise de la mer qui s'étalait là, sous nos pieds immense et bleue. La plupart d'entre nous passions par la porte du Santon, datant de la deuxième occupation espagnole, percée dans les murs imposants, non loin de la cathédrale St Louis.

Il fallait avant tout, aller accomplir nos dévotions à la vierge miraculeuse Celle qui, en 1849, chassa le choléra qui sévissait, terrible à Oran et ses environs. Nous l'avons connue, en bois polychrome, dans une niche de la crypte de l'Eglise St Louis.

Elle se tenait dans la petite chapelle blanchie à la chaux, au clocher massif surmonté d'une vierge monumentale de 2 tonnes, issue du même moule que celle de Fourvières à Lyon.

Des dizaines d'ex-voto tapissaient les murs de la petite chapelle à l'intérieur. Il y avait foule sur les escaliers qui y menaient, et tout autour, sur les rochers brûlants de soleil, sous les pins à l'ombre bienfaisante, et dans les sentiers d'accès.

Alentour on brûlait des cierges par milliers, et des bougies, dans le creux des roches. Jamais il n'y eut un incendie de forêt par négligence. La cire noirissait et coulait abondamment.

Venaient pieds-nus des dévots et des pénitents, par les sentes rocaillieuses, soit surtout pour demander quelque grâce; remercié parfois un bienfait, ou expier une faute. Certains affirmaient que pour se mortifier, les pêcheurs glissaient dans leurs chaussures des pois chiches. On n'a jamais su s'ils étaient bouillis par avance. Des pères, des grands frères, un enfant sur les épaules, gravissaient en soufflant les pentes ardues. Mais arrivés au haut, à la chapelle, quelle récompense de découvrir le fascinant panorama :

- la grande mer bleue infinie,
 - la pointe grise de l'Aiguille,
 - la montagne à l'allure vésuvienne, indigo, veloutée des Lions,
 - les falaises ocres et turquoises de Canastel,
 - le nez vermillon du Cap Roux,
 - l'abrupt blanc et crayeux de la Cuéva dé l'Agua,
 - le blanc éblouissant de la Batterie espagnole du Ravin Blanc.
- A gauche la masse bleu-cobalt, trapue, imposante du Santon, le plan d'eau luisant comme un miroir de Mers-el-Kébir, et à nos pieds, le port actif et la ville d'où montaient les bruits atténués de la vivante cité.
- Au loin dans la plaine le lac salé, brillant, étincelant de la Sebkh.

La Vierge, là-haut, sur le clocher-mirador, les deux mains tendues contemplait cela, regardait cette foule fidèle, respectueuse,

bonne enfant, et elle écoutait certainement heureuse, s'élever de cette multitude le sublime "Avé! Avé! Avé Maria", le poignant "Chez nous soyez reine" ou le bouleversant "Magnificat".

La messe terminée, on flânait parmi les innombrables marchands de cierges, bougies, images de la Vierge, cartes-positales, médailles que l'on affirmait bénites -elles se vendaient plus cher- où se mêlaient Santa-Cruz et Lourdes, le Sacré-Coeur et les Saints; chapeaux légers, casse-croûtes, odeurs de viandes grillées, de longanisse et de boudins, de rates farcies - les mel-sas - les huiles sucrées des beignets.

Les marchands de glace - de crème comme nous disions - foisonnaient comme champignons en automne après la pluie, tandis que les vendeurs d'oublies craquantes agitaient leurs crécelles, assaillis par des essaims d'enfants.

Puis par affinités, chacun cherchait le coin propice pour manger. On avait soin tout particulièrement de mettre les boissons au frais, et les paniers à l'abri des fourmis. Parfois un juron fusait sans souci du saint lieu; d'une cacophonie s'échappaient des

sons disparates; un phonographe à qui on donnait de "la corde pour le remonter"; une mélodée accompagnée d'une guitare discordante; une marche scandée par une "samboba"; mais c'était franc et sans arrière pensée.

Et la Vierge, et la montagne sacrée des Oraniens, et les pèlerins n'y prêtaient guère attention.

C'était alors l'envolée des cerfs-volants, pardon : des "bilochas", dans l'azur limpide et vivifiant. Ah ! ces bilochas que nous regardions avec nos yeux émerveillés d'enfant ! Un de mes oncles, peintre-tapissier de son état, en confectionnait de fascinantes. Avec des

roseaux et du papier cristal de couleurs vives presque métallique sous ses doigts, il créait des chefs-d'oeuvre : des lunes, hexagonales ou octogonales - des lunas; des "barrilèts", en forme de tonneaux, des "bacalao" morues, sorte de losanges, où la diagonale verticale était triple de l'horizontale, toutes frangées de rognures de papier multicolore qui frissonnaient au vent, et munies d'une queue en chiffon.

Dès qu'une lune commençait à s'élever dans le ciel, équilibrée par sa queue elle prenait l'allure captivante d'une rosace de cathédrale, le soleil jouant sur le papier cristal nuancé de couleurs irisées. La pelote de fil se dévidait, et le cerf-volant avide de liberté, grimpait allègrement à la conquête de l'infini. Il en fusait de partout des "bilochas", des grandes, des plus modestes, mais toutes porteuses de joie. Elles diminuaient à vue d'oeil. Parfois, une cassait son fil. Alors, tel un oiseau à l'aile brisée, elle s'éloignait incontrôlable, la queue dessinant de folles arabesques, et allait s'abîmer vers la Calère, la Marine voire la mer, laissant inconsolable le gamin qui la domptait du sol.

Malheur à celui qui avait osé venir sans sa mouna, ce jour-là. On l'aurait considéré comme un ignorant; ou un ingrat : pire ! comme un incroyant.

Cette tradition de la mona, où le profane et le mystique sont intimement liés, est une des caractéristiques de la communauté européenne d'Oranie. Chrétiens et juifs, musulmans et athées y sacrifient. De nos jours cette tradition se perpétue dans des rencontres de Rapatriés, comme à Tourves, la Ciotat pour la Saint-Michel, ailleurs, et surtout à NIMES Mas de Mingue, le jour de l'Ascension.

Le bourdon en fa-dièze sonnait l'angélus... on pria sur place et à regret chacun refermait ses paniers. La montagne reprenait ses droits il y a de cela longtemps... une éternité...

Victor GONZALEZ



**ORAN : Le lundi de Pentecôte
Pèlerinage à Santa-Cruz**